

chaude, on recouvre avec une mixtion, dite colle d'or, à laquelle on ajoute une matière colorante appropriée à la teinte du métal dont on veut revêtir la pièce; on recouvre, disons-nous, toutes les surfaces gravées, sans avoir égard aux reliefs, on laisse ressuyer, puis, lorsque le vernis a doré n'adhère plus d'or ou d'argent, qu'il est bon de presser légèrement avec un coussinet de velours bourré d'outate; la pièce est alors portée au séchoir, dans une étuve à feu doux et prolongé, jusqu'à ce qu'elle soit bien sèche, sans être brûlée; à ce point près, on retire, on laisse refroidir, et avec une lame d'acier très-croûpante, qu'on incline de façon à former avec la pièce à gratter un angle très-ouvert, on enlève toutes les parties métalliques qui sont en métal poli avec tous ses détails en saillie sur fond d'or ou d'argent.

Dans les serrures du temps de Louis XIV, on se contentait de poser les feuilles d'or ou d'argent et de laisser sécher; le résultat obtenu était alors analogue à celui d'une dorure en plein des motifs d'acier gravé.

Mais c'est par le procédé que nous avons indiqué plus haut que s'exécutaient les armures de parade et que, de nos jours, se font tous les articles de bureau, les plaques de bandages, les garnitures de nécessaires, les plaques de porte-cigares, les serrures de portefeuilles, les agrafes de ceintures, et, en un mot, tous les petits ou grands objets d'acier gravés qui décorent les articles d'un usage intime.

Enfin qu'on veut imiter la damasquine des anciens, il n'est pas indifférent de creuser avec un liquide ou avec un outil: selon celui qu'on adoptera, on aura un grain d'une époque plus ou moins reculée. Pour faciliter aux artistes la reproduction très-exacte des belles armures depuis le moyen âge, nous allons indiquer quelques-unes des recettes employées par les artisans du temps:

Gros vin du Midi, 2 litres; chaux vive en poudre, soufre en poudre, tartre de vin, parties égales de chacune des trois substances; on ajoute environ une poignée de gros sel blanc; faites dissoudre et distillez, le produit formera un liquide donnant le grain de la damasquine la plus ancienne.

Vert-de-gris, 60 parties; alun brûlé, 30 parties; sel gris, 30 parties; vinaigre fort, 500 parties. On fait chauffer et on verse chaud sur les objets; ce liquide rappelle les fonds métalliques Louis XIII.

Vitriol vert et nitrate de mercure dissous dans de l'eau chaude, époque Louis XVI.

Enfin arrive l'usage ordinaire, employée concentrée, et, de nos jours, l'acide azotique pur à 10° environ; c'est ce dernier mélange qui donne les résultats les plus beaux, sous le rapport de la pureté des lignes creusées et de la finesse du grain. On se sert de la même eau encore trois autres damasquines: la première est celle dans laquelle, en vue de reproduire les moirages des lames de Damas, on simule des dessins et où l'on se contente de mater les parties laissées à nu; la deuxième consiste à peindre ordinairement d'acier, particulièrement les lames d'épée ou de poignard, et, après y avoir tracé des réserves au pinceau, à décolorer par le contact de vinaigre ou d'acide chlorhydrique les parties non recouvertes; on obtient ainsi de la damasquine bleue sur acier; enfin, dans le troisième mode d'opérer ce genre de travail, on se borne à dorer ou à argenter à la pile les endroits bleus, et, après avoir gravé les ornements à l'aide d'une égrappe, à dissoudre l'or par les cyanures ou le potasse caustique; le vernis enlève le doré et on a un travail d'or ou d'argent sur fond bleu. Ce dessin est d'un bel effet; il peut être retouché par le ciseleur et rappeler assez parfaitement le damasquinage d'or et d'argent.

On damasquine artificiellement tous les métaux; il suffit pour cela de déposer sur la pièce brute une couche de platine et de la faire brunir; elle jouera l'acier, et, par des égrappes et des dépôts successifs et raisonnés, on obtiendra une belle imitation de damasquinage.

Le procédé consistant à débileur est très-utile à connaître dans la damasquine ordinaire. Souvent, en effet, les pièces d'acier jaunissent ou blanchissent au séchoir sous l'action trop vive de la chaleur.

DAMASQUINÉ, ÉE (da-ma-ski-né) part. passé du v. Damasquiner: *Poignard damasquiné. Lame damasquinée. Le miroir signifié par le dessin de sa ceinture une poignée damasquinée d'argent.* (V. Hugo.) *L'Orient a ses armes damasquinées, Rome ses mosaïques, la Belgique ses joailleries, rival des nôtres.* (L. Roybaud.)

Vous verrez dans le goli, au bras des promontoires, La mer se disputer et se gauffer de moires, Comme un kangiar tué damasquiné d'argent.

TH. GAUTIER.

— Par ext. Convert d'ornements variés ou de rayures imitant le damasquinage: *Aujourd'hui, la charmante façade vermeille, damasquinée d'or, se dresse superbement sur la ville.* (V. Hugo.) *Dans une prairie, un canal s'allonge à perte de vue sous le soleil, et ressemble à une route bleue damasquinée d'argent.* (Du Camp.)

DAMASQUINER v. a. ou tr. (da-ma-ski-né)

DAMA

— rad. *Damas*. Incrusteur de petits flets d'or ou d'argent: *On damasquinait le fer, on fabricait le verre.* (Volz.)

— Absol.: *L'art de damasquiner a été importé du Levant en France, sous le règne de Henri IV.* (Bouille.)

DAMASQUINERIE s. f. (da-ma-ski-ne-ri — rad. *damasquiner*). Art de damasquiner. Il dit aussi DAMASQUINAGE.

DAMASQUINERIE s. m. (da-ma-ski-neur — rad. *damasquiner*). Celui qui pratique le damasquinage: *M. Hocu est notre premier, ou plutôt notre seul damasquiner, dans le sens artistique du mot.* (P. Magné.)

DAMASQUINURE s. f. (da-ma-ski-nu-re — rad. *damasquiner*). Art de damasquiner: *La damasquinerie est d'origine très-ancienne. Il Travail de damasquinage: Une damasquinerie solide.*

— Encycl. V. DAMASQUINAGE.

DAMASSEADE a. f. (da-ma-sa-de — rad. *damasser*). Comm. Etoffe damassée, soie et fil.

DAMASSÉ, ÉE (da-ma-sé) part. passé du v. Damasser. Fabriqué en façon de damas: *Linge damassé. Serviette damassée. Toile damassée.*

— *Acier damassé*, Acier fondu, d'une trempe supérieure, que l'on ne préparait autrefois qu'à la main, et dont la surface offre l'apparence de dessins variés.

— s. m. Linge damassé: *Acheter du damassé. Ne se servir que de damassé.*

— Antonymes. Plain, uni.

— Encycl. *Linge damassé*. C'est en Flandre que commença la fabrication des serviettes et des nappes damassées. On trouve en 1496 une autorisation d'établir à Courtrai une nouvelle fabrique de lin ouvrages. On se contentait alors au juste jusqu'à quel point de perfection furent portés ces premiers essais; mais il est probable que dans cet art, comme dans tous les autres, le temps et l'expérience amenèrent les progrès et les améliorations. On trouva d'abord de simples dessins, puis on y ajouta des fleurs et des figures. Plusieurs auteurs ont fait l'éloge du linge damassé de Courtrai, entre autres Guichardin et Gramain.

On fabrique ailleurs, dit le premier, des tissus aussi fins, aussi solides, d'une blancheur égale, mais nulle part on ne les fait avec autant d'art. En effet, on y représente non-seulement les armures des rois et des princes, des animaux, des fleurs, des édifices et des personnages, mais encore des scènes historiques, des chasses, des combats, des triomphes, et ce qui surpasse tout ce que peut imaginer l'industrie humaine, des bois, des prés, des champs, des jardins, des collines, des plaines, le tout avec tant d'artifice qu'à peine le pinceau d'un autre Apelle pourrait l'emporter sur ces tableaux. On se sert de cette étoffe de linge damassé à la fois une œuvre artistique et une chose rare et précieuse; aussi les bonnes villes en offraient-elles à leurs souverains faisant leur entrée solennelle. Le chef des échevins de Courtrai fit présent à Albert et à Isabelle, en 1505, d'une paire de nappes damassées, sur chacune desquelles étaient figurés les armes des dix-sept provinces. On faisait également des layettes de linge damassé, et on cite, entre autres, celle qui fut fabriquée pour le fils de Philippe IV, roi d'Espagne. Non-seulement la perfection de la main-d'œuvre était très-grande, mais encore les dessins étaient composés par les artistes les plus célèbres. A Courtrai, on peut encore voir dans le cabinet d'un amateur une serviette du xviii^e siècle, très-élégamment conservée, qui donne une haute idée de l'état de perfection auquel cette industrie était arrivée. Reims, dit Legrand d'Aussy dans sa *Vie privée des Français*, était renommée pour la fabrication de linge de table. Là encore, les ouvrages sortis de cette manufacture avaient tant de réputation, que c'était un des dons offerts par la ville aux souverains. Lorsque Charles VII y fit son entrée, elle lui présenta des serviettes à rangées. Quand Charles-Quint y passa, en traversant la France pour se rendre en Flandre, le corps municipal lui fit un présent du même genre, qui fut estimé 1,000 florins. On prétend que l'art de damasser le linge de table remonte au xiii^e siècle à peine, et qu'on le doit à la famille des Graindorge. Le père, dit-on, inventa de faire sur la toile des fleurs et des carreaux; et, en effet, les serviettes à carreaux portent encore le nom de Graindorge. Richard, son fils, en fit avec des personnages, des animaux et autres figures pareilles; c'est ce que nous avons appelé linge damassé, à cause de la ressemblance qu'il a avec le diamas blanc. Enfin Michel, fils de Richard, établit plusieurs manufactures de linge damassé, ce qui en répandit l'usage dans le royaume. Cependant la richesse du présent que fit à Charles-Quint la ville de Reims, comme on la voit ci-dessus, les rangées qui précèdent les serviettes dont elle fit hommage à Charles VII, ne permettent pas de douter que ce ne fut là du linge damassé et ouvré, et que, par conséquent, l'invention dont il s'agit, au moins celle de damasser, ne soit bien antérieure aux Graindorge. Ce qui le prouve d'ailleurs incontestablement, c'est le témoignage des auteurs de *l'Isle des hermaphrodites*. En décrivant la table de Henri III, ils disent formellement que la nappe était d'un linge mignonnement damassé. Quoi qu'il en soit, s'il fut un temps où nous

DAMA

étimes des manufactures de ce linge, les fabriques de Flandre firent peu à peu tomber les nôtres. Nous voyons par une lettre de Mme de Maintenon (année 1682) que, après avoir acheté la terre de ce nom, comme elle voulut y établir une manufacture de linge de table ouvré semblable à celui de Tournay, elle fut obligée de tirer des ouvriers de Flandre et qu'elle en déboucha vingt-cinq. La Silésie recommandait également par ses manufactures de linge damassé; quand les armées impériales eurent conquis la Prusse, on fit venir en France un modèle des métiers en usage dans la Silésie, avec un ouvrier pour le monter et le faire marcher. Mais le siège principal de la fabrication du linge damassé fut en France, grâce à des habitudes séculaires et au bon marché de la main-d'œuvre. Aujourd'hui, le métier à la Jacquard a égalisé ces conditions, et on fabrique ce linge dans différentes parties de la France, même proprement dite. L'Irlande s'est également appropriée cette industrie. On a fait quelquefois du linge damassé avec du coton, mais l'usage ne s'en est pas répandu. On a essayé avec moins de bonheur encore d'introduire l'emploi du damas de soie blanche comme linge de table. L'usage de linge damassé s'est beaucoup généralisé depuis quelques années, et chaque jour on apprécie davantage le caractère d'élégance qu'il ajoute au service de la table. Le seul inconvénient qu'il présente, est assez élevé et qui use très-vite le tissu: un mode d'apprent plus facile et plus économique contribuerait à le populariser encore davantage.

— *Acier damassé*. V. DAMAS.

DAMASSEUR v. a. ou tr. (da-ma-sé — rad. *damas*). Techn. Fabriquer en donnant une façon de damas, en parlant du linge: *Damasquer une toile. Donner au fer, à l'acier, la façon de damas.* **DAMASSEUR**, m. l'ouvrier, tresser des ornements de vanneries semblables à ceux du linge damassé.

Se damasser v. pr. Etre damassé, être fait à la façon du damas: *La toile se damasse. L'acier prend un très-beau poli et se damasse par l'action des acides faibles.*

DAMASSERIE s. f. (da-ma-sé-ri — rad. *damas*). Fabrique de linge damassé.

DAMASSEUR, EUSE s. (da-ma-seur, eu-se — rad. *damasser*). Celui, celui qui travaille à la fabrication du damas.

DAMASSIN s. m. (da-ma-sain — rad. *damas*). Comm. Etoffe plus légère que le damas ordinaire.

DAMASSURE s. f. (da-ma-su-re — rad. *damasser*). Dessin du linge damassé: *Belle, riche DAMASSURE.*

DAMASTER s. m. (da-ma-ster — du gr. *damazé*, je dompte, je tue). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des carabiques ou carnassiers, comprenant une seule espèce, qui vit au Japon.

DAMASTÉS, historien grec, né à Sigée, qui florissait au vi^e siècle avant notre ère. Il était contemporain d'Hérodote et fut, au rapport de Suidas, disciple d'Hellanicus de Lesbos. Il nous reste de lui quelques ouvrages historiques, parmi lesquels se trouvent une *Histoire des Grecs* et plusieurs fragments publiés dans le *Historicorum graecorum fragmenta* de C. Muller.

DAMASTÉS, surnom de PROCRÈTE.

DAMASTOR, nom de l'un des Titans qui escamota le ciel. Se trouvant sans armes, il saisit un des géants que Minerve venait de pétrifier avec la tête de Méduse, et le lança contre le dieu. Dans l'*Illiade*, Homère a donné ce nom à un guerrier troyen qui périt sous les coups de Patrocle.

DAMATÉ, nom grec de Cérés et de la Terre. V. DA.

DAMATHRON, femme de Sparte chez laquelle l'amour de la patrie, dépassant de beaucoup la portée de la grandeur humaine, fut poussé jusqu'au fanatisme et étouffa la voix de la nature. Son fils ayant pris la fuite dans une bataille livrée par les Lacédémoniens aux Messéniens, elle le tua de ses propres mains. Ce féroce patriotisme a été sévèrement, mais ce n'est pas sans motifs, jugé par Abbé Barthélemy. « La beauté, dit-il, la pureté, la naissance, les agréments de l'esprit, n'étant pas assez estimés à Sparte pour établir des distinctions entre les femmes, elles furent obligées de fonder leur supériorité sur le nombre par la valeur de leurs enfants. Pendant qu'ils vivent, elles jouissent des espérances qu'ils leur donnent; après leur mort, elles héritent de la célébrité qu'ils ont acquise. C'est cette fatale succession qui les rend féroces et qui fait que leur dévouement à la patrie est quelquefois accompagné de toutes les fureurs de l'ambition et de la vanité. » Disons toutefois que l'héroïsme des femmes de Sparte n'a pas toujours pour mobile cet égoïsme sanguinaire. A l'épouse de Damathron, on pourrait opposer celui d'Argilœon, mère de Brasidas, celui de Gogo, mère de Léonidas, qui nous montrent la femme patriote vraiment grande, à la fois vertueuse, forte et humaine.

DAMATRIOS s. m. (da-ma-tri-os — mot gr. formé de *Damatros*, nom de Cérés). Chronol. Dixième mois des Grecs, correspondant à notre mois de juillet, et ainsi nommé

DAMB

parce que cette époque de l'année était celle des moissons, auxquelles Cérés présidait.

DAMATRIUS s. f. (da-ma-tri-us — de *damater*, nom grec de Cérés). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéroptères, de la famille des taxicornes, dont l'espèce type vit à Madagascar.

— Bot. Genre de plantes rapporté avec doute à la famille des composées, et comprenant une seule espèce, qui croît au Cap de Bonne-Espérance; *La DAMATRIUS pudique est une plante annuelle.* (C. Lemaire.)

DAMAUV, ville et port de l'Indoustan, prov. de Gujerate, à 131 kilom. de Bombay, et à 72 kilom. S.-S.-O. de Surat. Elle appartient aux Portugais et renferme plusieurs églises ou couvents et un temple de Paris.

DAMAVEND, ville de la Perse. V. DEMAVEND.

DAMAZAN, bourg de France (Lot-et-Garonne), ch.-l. de cant., arrond. et à 22 kilom. N. de Nérac, dans une situation pittoresque, au confluent du Lot et de la Bayre; pop. aggl. 956 hab. — pop. tot. 1,844. Damazan passe pour avoir été bâti par les Anglais, qui l'entourèrent de murs flanqués de nombreuses tours. L'évêque de Bayeux le prit en 1345; le duc de Berry s'en rendit maître dans le courant de la même année; le duc de Rohan s'en empara en 1615. On y voit les ruines d'un tour romain.

DAMAZÉ DE RAYMOND, littérateur et critique français, né à Agen en 1770, mort en 1813. Après avoir été, en 1802, chargé d'affaires de France à Raguse, il entra en 1812 dans la rédaction du *Journal de l'Empire*, où il publia une série de lettres sur la littérature, l'Académie et le théâtre. Ces lettres firent grand bruit, beaucoup moins à cause du talent très-contestable de leur auteur, que par la violence excessive et le plus souvent injuste de ses critiques. Doué d'une imperturbable assurance, il annonça qu'il écrirait souvent et qu'il parlerait de tout. A défaut de science et de raisons, Damazé avait volontiers recours aux injures. Il n'en fallait pas davantage pour donner un grand retentissement à ses articles et aux polémiques qu'ils firent naître. Il attaqua surtout le critique Geoffroy, qui, par la modération de ses réponses, mit de son côté les gens de goût. Il entra également en lutte avec Sevelinges, critique musical à la *Gazette de France*, Traité de *Cotin du Conservatoire*, Sevelinges lança contre son adversaire l'épigramme suivante:

Perrin Dandin de la musique, Aux doux chants de Grétry jure insensible et sourd, Malgré les lois de la physique, Tu proves qu'on peut être à la fois vide et lourd.

Voici la réponse de Damazé:

Vante moins ta légèreté, Sois plus posant, mais sois solide; Le beau mensonge, le beau mensonge, n'est que vide!

Damazé avait publié deux lettres critiques et en préparait d'autres, lorsque, à la suite d'une querelle de jour, il eut un duel où il perdit la vie. Ses autres écrits sont: *Réponse aux attaques dirigées contre Chateaubriand* (Paris, 1812); *Tableau historique, militaire et moral de l'empire d'Aussie* (Paris, 1812); et la traduction de la *Vie de Marie Stuart*, par P. Genty (1813).

DAMBAC, paysanage fabuleux qui figure dans l'histoire mythique des musulmans. Damabac existait avant la création et était roi des nations pré-démodées, que les Persans nomment *nim ser*, demi-tête, parce que les hommes qui se composaient de ces nations n'avaient que la tête. On assigne généralement pour résidence à Damabac Moncham, l'une des îles Maldives. Lorsque Adam fut créé, dit la légende, et qu'il se fut établi dans l'île de Scendrib (Ceylan), Damabac se soumit à sa domination. Dans le *Houschen-Namé*, il est rapporté que lorsque Adam mourut et fut enterré dans la montagne de Ceylan, appelée encore aujourd'hui pic d'Adam, Damabac et son peuple furent chargés de garder son tombeau pendant le jour, et de le préserver des profanations des divs ou génies maléfaisants. La nuit, cette surveillance était confiée à des lions.

DAMBACH, bourg et commune de France (Bas-Rhin), cant. de Barr, arrond. et à 9 kilom. N. de Schlestadt; pop. aggl. 3,278 hab. — pop. tot. 3,322 hab. Vins estimés; tuleries; fabriques de vinaigre; distillerie. Damabach était jadis entouré de fortifications qui existent encore en partie, mais les fossés ont été comblés et plantés de vignes. Les Armagnacs, sous les ordres du duc de Lorraine, assiégèrent et le prirent en 1444. En 1642, les Suédois y furent assiégés par le duc de Lorraine, qui fut contraint de se retirer au bout de quatre jours. Damabach est dominé par une montagne sur le penchant de laquelle s'élève le château de Bernstein, qui se compose d'un corps de logis et d'un donjon. « Il est construit avec une grande simplicité, dit M. Joanne, en blocs de granit, dont les assises, régulièrement appareillées, sont taillées en bossage; toutes les ouvertures sont en plein cintre. Fondé sans doute au xii^e siècle, il a été entièrement reconstruit, depuis le xv^e siècle, suivant le plan et le style primitifs. Le château de Bernstein appartenait primitivement aux comtes d'Eggenheim; il devint plus tard la propriété des comtes de

DAMB

Strasbourg, et fut, jusque vers la fin du xvi^e siècle, le siège d'un bailliage épiscopal très-considérable. »

DAMBAGNAGNEY, mine d'or du Bamboek (Sénégal), à 4 kilom. de Kéniéba. Cette mine est située au milieu d'un bois, très-petit d'une ligne courbe de collines. On trouve aux environs des terres ferrugineuses. C'est à peine si les indigènes, sur les conseils des Européens, ont modifié l'entrée dangereuse de leur mine; aussi les éboulements y sont-ils très-communs. On n'a d'ailleurs jamais permis des Européens d'entreprendre l'exploitation. Le terrain d'alluvion où se trouve l'or renferme du schiste ferrifère, du mica et du quartz roulé, avec une sorte de terre glaise noirâtre; le tout est friable. Ces mines sont en général exploitées par les Foulhas. Les femmes de Kéniéba sont exclusivement chargées de la manipulation et partagent l'orecneilli avec ceux qui le leur ont donné à travailler. L'extraction de l'or est d'ailleurs opérée au procédé au lavage. Les femmes s'assoient sur les bords du fleuve, pendant que les hommes en armes font la garde tout autour, pour prévenir les agressions fréquentes des Maures et des Mandingues. Les matières provenant de la mine, telles que cailloux, schistes, quartz, sont jetées dans une calèche pleine d'eau, et une femme écrase avec les doigts les parties friables; tout le reste est abandonné. Il reste ensuite un sable noirâtre, mélangé de paillettes métalliques; des lavages successifs, dans des opérations successives, les noirs encore quelques matières, et enfin on met le résidu à sécher au soleil dans une coquille. Quand il est sec, on souffle légèrement dessus, et le sable s'envolant laisse l'or au fond du récipient. Il faut remarquer toutefois que, dans ces opérations successives, les noirs montrent une habileté extraordinaire, eu égard à la grossièreté de leurs instruments.

Dambagnagney n'est pas la seule mine d'or de Kéniéba. Les indigènes prétendent même qu'il en existe dans le Bamboek un grand nombre, qui sont exploitées par les Mandingues, peuplé plus paresseux et plus abruti que les Foulhas.

DAMBORSCHITZ ou **DAMBORSCHÜTZ**, bourg de l'empire d'Autriche, dans la Moravie, gouvernement et à 28 kilom. S.-E. de Brünn, district d'Auspietz, à 12 kilom. S. d'Austerlitz; 2,120 hab. Fabrique de potasse.

DAMBOURNEY (Louis-Auguste), chimiste et naturaliste français, né à Rouen en 1722, mort en 1795. Bien qu'il eût embrassé la carrière de médecin, il se livra à la botanique et à la chimie, à de nombreuses expériences et à des travaux auxquels ces deux sciences durent de précieuses découvertes. Le premier, en 1748, lit songer à acclimater la garance dans son pays, et la cultiva en grand dans les plaines d'Oissel. Il eut aussi l'idée d'employer les racines fraîches pour la teinture, et il constata que 4 kilogrammes de racines produisaient le même effet que 1 kilogramme de racines sèches. Il imagina en outre un moulin très-simple pour pulvériser ces dernières. Il s'occupa beaucoup de la teinture rouge des Indes, parvint à fixer solidement cette couleur sur le fil de lin et imprima, par son exemple, un grand mouvement à cette branche d'industrie dans son département. Mais ce qui a surtout rendu son nom célèbre, c'est sa découverte de la chambre des pairs, ou couleurs qu'on peut tirer de nos végétaux indigènes. Les fleurs, les fruits, les bois, les plantes et les racines indigènes naturalisées en Normandie devinrent l'objet de ses essais, et, en moins de six ans, il en obtint plus de douze cents nuances solides sur des étoffes de laine, consigné dans un ouvrage que le gouvernement fit imprimer à ses frais en 1783. Une pension de 1,000 livres fut accordée en 1783 à Dambourney, qui était devenu en 1761 secrétaire de l'Académie de Rouen et directeur du jardin botanique de cette ville. C'est à Oissel, où il avait créé un laboratoire, que Dambourney fit toutes ses expériences de teinture, aidé des conseils de son ami Delafolle. Dambourney fit encore connaître différents moyens de perfectionnement de la chambre des pairs, et indiqua, comme un remède contre la goutte, un mélange de gomme de galac et de iufia dont il avait lui-même fait usage. Ses principaux écrits sont: le *Coup d'œil purin*, poème burlesque en patois normand (Rouen, 1774); *Recueil de procédés et d'expériences sur les teintures solides que nos végétaux indigènes communiquent aux laines et lainages* (Paris, 1786); *Instruction sur la culture de la garance* (Paris, 1788); *Histoire des plantes qui servent à la teinture* (Paris, 1792).

DAMBARY (Charles), magistrat français, né à Rouen en 1760, mort en 1839. Issu d'une famille qui, depuis deux siècles, avait fourni à la magistrature plusieurs fonctionnaires distingués, il devint lui-même, à l'âge de dix-neuf ans, avocat général à la cour des aides de Paris. Il fut tout d'abord, par un an de fonction, se rendre digne de la haute faveur qui lui avait été faite. Les services que Dambary sut rendre à la cour des aides lui firent obtenir le fauteuil d'avocat général par un vote unanime, sans même qu'il eût été nommé. Dambary n'avait alors que vingt-huit ans. Cette carrière si brillamment commencée lui réservait encore d'autres dignités, et le jeune magistrat allait entrer au ministère, quand

DAMB

éclata la Révolution de 1789. L'organisation judiciaire, comme l'organisation législative, fut complètement abolie. Le jeune magistrat, la séparation des pouvoirs, qui était une des bases du nouveau droit public, enlevait au Parlement ses attributions législatives, administratives judiciaires. Privé de ses fonctions de magistrat, Dambary resta fidèle au roi, dont il défendit énergiquement les privilèges. Le voyage à Varennes, si fatal à Louis XVI et à sa famille, cette douloureuse odyssée qui eut pour étape le Temple, et pour terme l'échafaud de la place Louis XV, sépara Dambary de son royal maître. Forcé de quitter Paris et de se soustraire par la fuite aux poursuites dont il était l'objet, il se retira en Normandie, où il organisa rapidement, grâce à ses anciennes relations, un comité qui se donna pour mission de sauver tous les anciens serviteurs, tous les partisans de la famille royale qui purent quitter Paris à temps. Ces dangereuses et généreuses tentatives échouèrent souvent; mais aussi un certain nombre de nobles ou de suspects, assez heureux pour gagner la Normandie, trouvèrent chez Dambary un asile sûr, et, pendant le moment et, pour l'avenir, des vêtements, de l'argent, des papiers, tous les moyens enfin de quitter la France et de se mettre à l'abri des poursuites. A quel hasard bienheureux Dambary dut-il de ne jamais être découvert lui-même? C'est ce qu'il est assez difficile d'expliquer. La surveillance et les recherches de la police s'exerçaient du reste plus exactement à Paris, dans les grandes villes et dans les banlieues, que dans les campagnes. Il faut ajouter que ses anciennes relations avec certains serviteurs, tels que le duc de Rohan, et une femme écaro avec les doigts les parties friables; tout le reste est abandonné. Il reste ensuite un sable noirâtre, mélangé de paillettes métalliques; des lavages successifs, dans des opérations successives, les noirs encore quelques matières, et enfin on met le résidu à sécher au soleil dans une coquille. Quand il est sec, on souffle légèrement dessus, et le sable s'envolant laisse l'or au fond du récipient. Il faut remarquer toutefois que, dans ces opérations successives, les noirs montrent une habileté extraordinaire, eu égard à la grossièreté de leurs instruments.

Dambagnagney n'est pas la seule mine d'or de Kéniéba. Les indigènes prétendent même qu'il en existe dans le Bamboek un grand nombre, qui sont exploitées par les Mandingues, peuplé plus paresseux et plus abruti que les Foulhas.

DAMBORSCHITZ ou **DAMBORSCHÜTZ**, bourg de l'empire d'Autriche, dans la Moravie, gouvernement et à 28 kilom. S.-E. de Brünn, district d'Auspietz, à 12 kilom. S. d'Austerlitz; 2,120 hab. Fabrique de potasse.

DAMBOURNEY (Louis-Auguste), chimiste et naturaliste français, né à Rouen en 1722, mort en 1795. Bien qu'il eût embrassé la carrière de médecin, il se livra à la botanique et à la chimie, à de nombreuses expériences et à des travaux auxquels ces deux sciences durent de précieuses découvertes. Le premier, en 1748, lit songer à acclimater la garance dans son pays, et la cultiva en grand dans les plaines d'Oissel. Il eut aussi l'idée d'employer les racines fraîches pour la teinture, et il constata que 4 kilogrammes de racines produisaient le même effet que 1 kilogramme de racines sèches. Il imagina en outre un moulin très-simple pour pulvériser ces dernières. Il s'occupa beaucoup de la teinture rouge des Indes, parvint à fixer solidement cette couleur sur le fil de lin et imprima, par son exemple, un grand mouvement à cette branche d'industrie dans son département. Mais ce qui a surtout rendu son nom célèbre, c'est sa découverte de la chambre des pairs, ou couleurs qu'on peut tirer de nos végétaux indigènes. Les fleurs, les fruits, les bois, les plantes et les racines indigènes naturalisées en Normandie devinrent l'objet de ses essais, et, en moins de six ans, il en obtint plus de douze cents nuances solides sur des étoffes de laine, consigné dans un ouvrage que le gouvernement fit imprimer à ses frais en 1783. Une pension de 1,000 livres fut accordée en 1783 à Dambourney, qui était devenu en 1761 secrétaire de l'Académie de Rouen et directeur du jardin botanique de cette ville. C'est à Oissel, où il avait créé un laboratoire, que Dambourney fit toutes ses expériences de teinture, aidé des conseils de son ami Delafolle. Dambourney fit encore connaître différents moyens de perfectionnement de la chambre des pairs, et indiqua, comme un remède contre la goutte, un mélange de gomme de galac et de iufia dont il avait lui-même fait usage. Ses principaux écrits sont: le *Coup d'œil purin*, poème burlesque en patois normand (Rouen, 1774); *Recueil de procédés et d'expériences sur les teintures solides que nos végétaux indigènes communiquent aux laines et lainages* (Paris, 1786); *Instruction sur la culture de la garance* (Paris, 1788); *Histoire des plantes qui servent à la teinture* (Paris, 1792).

DAMBARY (Charles), magistrat français, né à Rouen en 1760, mort en 1839. Issu d'une famille qui, depuis deux siècles, avait fourni à la magistrature plusieurs fonctionnaires distingués, il devint lui-même, à l'âge de dix-neuf ans, avocat général à la cour des aides de Paris. Il fut tout d'abord, par un an de fonction, se rendre digne de la haute faveur qui lui avait été faite. Les services que Dambary sut rendre à la cour des aides lui firent obtenir le fauteuil d'avocat général par un vote unanime, sans même qu'il eût été nommé. Dambary n'avait alors que vingt-huit ans. Cette carrière si brillamment commencée lui réservait encore d'autres dignités, et le jeune magistrat allait entrer au ministère, quand

éclata la Révolution de 1789. L'organisation judiciaire, comme l'organisation législative, fut complètement abolie. Le jeune magistrat, la séparation des pouvoirs, qui était une des bases du nouveau droit public, enlevait au Parlement ses attributions législatives, administratives judiciaires. Privé de ses fonctions de magistrat, Dambary resta fidèle au roi, dont il défendit énergiquement les privilèges. Le voyage à Varennes, si fatal à Louis XVI et à sa famille, cette douloureuse odyssée qui eut pour étape le Temple, et pour terme l'échafaud de la place Louis XV, sépara Dambary de son royal maître. Forcé de quitter Paris et de se soustraire par la fuite aux poursuites dont il était l'objet, il se retira en Normandie, où il organisa rapidement, grâce à ses anciennes relations, un comité qui se donna pour mission de sauver tous les anciens serviteurs, tous les partisans de la famille royale qui purent quitter Paris à temps. Ces dangereuses et généreuses tentatives échouèrent souvent; mais aussi un certain nombre de nobles ou de suspects, assez heureux pour gagner la Normandie, trouvèrent chez Dambary un asile sûr, et, pendant le moment et, pour l'avenir, des vêtements, de l'argent, des papiers, tous les moyens enfin de quitter la France et de se mettre à l'abri des poursuites. A quel hasard bienheureux Dambary dut-il de ne jamais être découvert lui-même? C'est ce qu'il est assez difficile d'expliquer. La surveillance et les recherches de la police s'exerçaient du reste plus exactement à Paris, dans les grandes villes et dans les banlieues, que dans les campagnes. Il faut ajouter que ses anciennes relations avec certains serviteurs, tels que le duc de Rohan, et une femme écaro avec les doigts les parties friables; tout le reste est abandonné. Il reste ensuite un sable noirâtre, mélangé de paillettes métalliques; des lavages successifs, dans des opérations successives, les noirs encore quelques matières, et enfin on met le résidu à sécher au soleil dans une coquille. Quand il est sec, on souffle légèrement dessus, et le sable s'envolant laisse l'or au fond du récipient. Il faut remarquer toutefois que, dans ces opérations successives, les noirs montrent une habileté extraordinaire, eu égard à la grossièreté de leurs instruments.

DAMBORSCHITZ ou **DAMBORSCHÜTZ**, bourg de l'empire d'Autriche, dans la Moravie, gouvernement et à 28 kilom. S.-E. de Brünn, district d'Auspietz, à 12 kilom. S. d'Austerlitz; 2,120 hab. Fabrique de potasse.

DAMBOURNEY (Louis-Auguste), chimiste et naturaliste français, né à Rouen en 1722, mort en 1795. Bien qu'il eût embrassé la carrière de médecin, il se livra à la botanique et à la chimie, à de nombreuses expériences et à des travaux auxquels ces deux sciences durent de précieuses découvertes. Le premier, en 1748, lit songer à acclimater la garance dans son pays, et la cultiva en grand dans les plaines d'Oissel. Il eut aussi l'idée d'employer les racines fraîches pour la teinture, et il constata que 4 kilogrammes de racines produisaient le même effet que 1 kilogramme de racines sèches. Il imagina en outre un moulin très-simple pour pulvériser ces dernières. Il s'occup

